

MADE IN TRENTON



TADZIO KOELB

---

# MADE IN TRENTON

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Marguerite Capelle

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Trenton Makes*  
© 2018 by Tadzio Koelb.

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-283-03135-3

L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Qu'avez-vous fait pour le surmonter ?

Friedrich NIETZSCHE,  
*Ainsi parlait Zarathoustra*



PREMIÈRE PARTIE

1946-1952





– Le nouveau devrait venir avec nous, avait dit Jacks de sa voix de stentor, au timbre aussi monocorde qu’un battement de mains, son large poitrail gonflé et prêt à déborder de toute son inépuisable innocence.

Bien sûr, Kunstler avait son plan en tête depuis le début, mais d’une certaine manière c’était Jacks qui avait servi de déclencheur, parce que Jacks avait dit qu’il devrait venir au dancing, et que Kunstler était venu. C’était aussi Jacks qui avait présenté Kunstler à la fille, la taxi girl, celle qui s’appelait Inez Clay.

– J’ai dansé avec elle, déclara Jacks, désignant l’une après l’autre les filles qui passaient aux bras de leurs clients. Et elle. Et elle, j’ai dansé avec plein de fois.

– Ça en fait des pépettes, Jacks. On dirait que t’as dansé avec toutes les filles de Trenton. Pas étonnant que tu sois obligé de te rouler tes clopes toi-même – le faible chuintement métallique de la voix de Kunstler était presque inaudible avec la musique, et Jacks dut se pencher pour l’entendre demander : Et celle-ci ?

– Oh, cette fille-là ? Ouais, j’ai dansé avec elle. Les gars disent qu’elle a des problèmes. Elle a l’air un peu alcoolo, à ce qu’on dit.

Kunstler alluma une cigarette et dit :

– Si ça en a l'air, c'est qu'ça l'est.

– Hein ?

– Si ça en a l'air, c'est qu'ça l'est. Quelqu'un qui a l'air d'un voleur, c'est un voleur. Quelqu'un qui a l'air d'un fouteur de merde, c'est un fouteur de merde... Et quelqu'un qui a l'air d'un alcoolo, c'est un alcoolo, un point c'est tout. Si ça en a l'air, c'est qu'ça l'est, y a pas de différence.

– Ouais, ben en tout cas c'est pas le genre à coucher à droite et à gauche, j'crois pas. Elle boit un peu, c'est tout – il baissa la voix et ajouta : En fait les autres filles la traitent de gouine, des fois, parce qu'elles se disent qu'elle aime p'têt' pas les hommes, vu qu'elle aime pas ça quand les types... la tripotent de trop, quoi. Tu vois c'que j'veux dire.

– Oh, tripoter. Bien sûr, je vois, fit Kunstler, qui au contraire ne la toucha pas, ou du moins pas tout de suite, à part pour lui serrer la main quand Jacks les présenta, s'adressant à elle en l'appelant « mademoiselle Clay », et plus tard pour poser une main bien haut dans son dos quand ils allèrent danser.

Au lieu de ça, il lui offrit des verres et lui donna des tickets qu'elle déchirait, se détournant pour en glisser un bout dans son bas, et tendant l'autre sans un regard, semblait-il, à un préposé aux tickets qui surgissait et s'évanouissait dans la foule si naturellement qu'il semblait se résumer à une main tendue, à un geste, comme si les cloisons en fibres de bois décorées de guirlandes tricolores étaient dotées de bras. Puis Kunstler lui paya un nouveau verre à chaque pause de l'orchestre, et pendant qu'elle buvait ils discutaient – de quoi, les autres n'en avaient pas la moindre idée, mais elle riait beaucoup, et même quand elle dansa avec d'autres clients on aurait dit qu'Abe

Kunstler et elle se débrouillaient quand même pour que leurs regards se croisent.

La fille était petite : c'est ce qui retint l'attention de Kunstler. Il n'avait pas envie de danser avec une femme plus grande, pas question d'être le petit mec qui se retrouve le nez collé entre une paire de seins, pour qu'on se moque de lui, et il fut donc soulagé de la voir, menue sans être androgyne, sa robe de rayonne épousant ses formes. Il la regarda sourire à un gars de l'usine qui portait encore un de ces costumes en laine bon marché de l'époque de la guerre, puis l'entraîner sur la piste bondée, le laisser la coller de trop près et tenter de glisser progressivement sa main vers le bas de son dos. Il remarqua aussi le mouvement de recul presque imperceptible avec lequel elle déjoua les mains de l'homme quand la chanson s'acheva, pas un refus mais une façon de s'évaporer qui revenait à fermer la porte. Elle était comme l'eau, naturellement fluctuante, insaisissable. Quand ils s'étaient retrouvés pour la première fois sur la piste de danse, Kunstler lui avait tendu sa main droite, et elle avait ri. Il retira sa main.

– Ne te fâche pas, dit-elle.

Il secoua la tête.

– Ça ne te dérange pas si on va..., commença-t-il – et elle attendit, puis opina en chuchotant :

– Loin de tes amis ? Pas de problème.

Elle l'entraîna un peu à l'écart, de l'autre côté de la salle.

– À présent, regarde bien, dit-elle en se lançant dans une démonstration, tournant autour de lui comme autour d'un axe, lui montrant comment bouger ses bras. Position ouverte, comme ça, et maintenant position fermée. Tu vois ? C'est comme ça qu'on fait pour guider avec les bras. Et il faut faire comme ça pour guider avec le corps.

– Bon, bon, d'accord, répondit-il. Je ne vais pas me rappeler tout ça.

– Ne t'inquiète pas, on se fiche de comment ça s'appelle, tout ce qui compte c'est ce que tu fais. Tu vas y arriver, c'est pas compliqué. Celle-ci n'est pas trop rapide, ce sera facile, dit-elle comme ils se préparaient à rejoindre la piste.

À cet instant, Kunstler réalisait déjà qu'ils formaient un joli couple, que la douceur de la fille s'assortissait bien à son corps anguleux.

– Encore quelques baisers, dit la fille Inez.

Abe eut un mouvement de recul.

– Pardon, quoi ?

– La chanson. *Encore quelques baisers*. Je l'aime bien. Pas toi ?

– Si, si, répondit-il, elle est épatante – mais il était totalement concentré sur son bras gauche levé, sa main droite posée sur son dos, l'image en miroir, le monde à l'envers, et puis ce fut fini, et quand le corps de la fille s'évanouit il lui resta une sensation qu'il aurait été incapable de décrire.

À la fin de la soirée, Kunstler attendit, prêt à offrir son aide à la fille quand, un peu ivre, elle trébucha dans les escaliers devant l'entrée. Elle lui proposa de l'accompagner dans un bar.

– Ici au dancing, ils coupent l'alcool avec de l'eau, tu sais. Et j'ai envie d'écouter de la vraie musique. Ce groupe est minable. Tout est minable ici. C'est extra la musique, tu ne trouves pas ? Je veux dire la vraie musique, la bonne musique. Pas les trucs qu'on joue ici.

Il lui paya un martini dry et la regarda emporter avec précaution le petit verre rempli à ras bord jusqu'à un box, où elle s'assit en retirant ses chaussures pour se masser des deux mains la plante des pieds.

- On n'a pas une minute de répit dans ce genre de trou à rats. Ne serait-ce que pour pouvoir penser, t'as sacrément intérêt à te tirer de là. Ils t'usent jusqu'à la corde. Tu sais que quand on n'est pas avec un type on est censées danser les unes avec les autres ? Comme si j'avais envie de passer une minute de plus que nécessaire avec une de ces filles.

Ils restèrent assis en silence pendant une minute, et Kunstler ne bougeait pas, ne parlait pas, se contentant de la regarder dans la pénombre du bar avec un visage qui semblait coulé dans la fonte. Inez finit par dire :

- Dis donc, j'ai remarqué qu'il y a surtout plein d'Irlandais là où tu bosses. T'es catholique ?

- Qui, moi ? Oh, bon sang, j'en sais rien. Peut-être. Je ne suis plus ce que je suis, peu importe ce que c'est.

- Pas du genre à aller à l'église, tu veux dire ? Moi non plus - elle hocha la tête pour appuyer ses mots et but une gorgée, avant de dodeliner de nouveau comme si sa tête roulait sur les vagues d'un océan. Je suis épiscopaliennne. Enfin je suppose que ce que je veux dire, c'est que ma mère l'était.

Puis elle se mit à causer, un torrent presque irrépessible de souvenirs de familles d'accueil où elle avait connu certaines choses trop tôt et trop souvent, et d'autres pas assez. La fille avait quinze ans quand elle avait accepté son premier ticket pour danser avec un conscrit à l'allure juvénile, dans un dancing des environs de Mountain Home. Tous deux s'étaient montrés appliqués, timides. À l'époque, elle ne buvait que du coca avec des liqueurs amères, mais bien sûr c'était un dancing, et à vrai dire on n'y vendait que deux choses : la première, c'était l'illusion, un simulacre d'intimité, de gaieté et d'insouciance. L'autre, c'était l'alcool, qui enjolivait le décor dans lequel l'illusion pouvait agir.

– Au bout d'un moment, le soda me faisait mal à l'estomac, lui raconta-t-elle. Tu te rends compte que le premier cocktail que j'ai bu, c'était pour ma santé ? Je savais garder les cuisses serrées aussi, à l'époque. Oh, et puis c'est la vie. Qu'est-ce qu'on y peut, hein ? – c'était à Mountain Home qu'elle avait rencontré le jeune pianiste gominé qu'elle avait suivi dans l'Est. On l'appelait Péniche, raconta la fille, à cause qu'il avait des grands pieds, vraiment énormes. Sans blaguer. Il avait du mal à trouver des chaussures à sa taille. Un type, un batteur, a dit un jour que Péniche avait tort, qu'il aurait pu s'acheter n'importe quelle paire de godasses, peu importe la taille, et chausser la boîte dans laquelle elles étaient vendues, tout bêtement. C'est drôle, hein ? demanda-t-elle, sans rire.

Elle lui parla aussi de la chanteuse qu'ils avaient rencontrée lors d'un spectacle au dancing de Millville, une fille qui n'était pas du genre à avoir plein d'ampoules sous ses bas, une fille avec qui Péniche finit par partir, emportant avec lui tout l'argent de la chambre de motel, y compris tous les nickels durement gagnés qui représentaient sa part sur le prix de ses danses, cinquante pour cent.

– C'était à moi autant qu'à lui, tu sais. J'ai dû repartir de zéro, et, tu peux me croire, c'est pas facile de faire des économies à cinq cents la danse. Quelqu'un les a vus monter dans un taxi, et puis voilà. C'est comme ça que j'ai su qu'ils étaient partis – elle leva les yeux vers Kunstler, se pressa contre lui et demanda : Tu crois que c'est parce que j'aime mieux faire des câlins, plutôt que les autres trucs ? C'est pas que j'ai pas envie d'être plus comme ça, plus comme il aurait voulu que je sois. Plus comme tous les hommes voudraient, j'imagine ? Mais les choses sont ce qu'elles sont, faut croire. Ça t'est déjà arrivé de manger trop de glace quand t'étais gamin ? Y avait

MADE IN TRENTON

un homme, un ami de ma mère, c'était comme ça avec lui. Le pire, c'est qu'il me forçait à l'appeler oncle Andrew.

Quand enfin elle s'abandonna aux vapeurs du gin et se tut, Kunstler la ramena doucement jusqu'à sa pension, où il s'assura que son logeur dormait et ne risquait pas de le voir monter les escaliers avec la fille dans ses bras.





Jacks leur avait dit : « Le nouveau devrait venir avec nous », et c'est précisément à ce moment-là que tous réalisèrent – y compris ceux qui auraient pu vouloir protester – que Kunstler se tenait juste là, comme toujours le premier habillé, silencieux mais à portée de main, un œil clos pour se protéger de la fumée de sa cigarette. Traîner, ils appelaient ça. Il était là avec sa cravate nouée serré, adossé à la porte de son casier, et il leur adressa un signe en inclinant son visage osseux comme si on lui avait fait un compliment. Peut-être n'avait-il pas conscience que tous ces gars encore en maillot de corps ou le col déboutonné, avec leurs chaussures posées sur les bancs à côté d'eux et leurs chaussettes au poing, ces gars-là conviendraient plus tard que le premier à avoir émis l'idée c'était lui, le petit homme.

– Y a p't'êt' une bouche tout là-haut où Jacks a sa tête, fit Blackie, mais pour ce qui est du cerveau... l'est plutôt au ras des pâquerettes, si vous voyez ce que je veux dire.

– T'es juste furax parce qu'il ne marche pas dans tes blagues débiles, répondit Ahern – et il était vrai que l'attitude blasée de Kunstler leur avait mis les nerfs en pelote.

Il se débarrassait des noyaux d'olive, bouts de sandwich, os de poulet et autres détritrus de divers déjeuners qu'ils

s’amusaient à planquer dans les poches de son bleu de travail avec une telle nonchalance qu’on aurait pu croire qu’il avait lui-même coutume d’y conserver ce genre de trucs. Blackie et deux autres gars de la filière en avaient particulièrement voulu à Kunstler de s’être mis en travers de leur chemin, parfois, alors qu’ils essayaient de jouer des tours à Jacks. Tous se moquaient du géant. Ils le traitaient de radin parce qu’il se roulait toujours ses clopes lui-même – alors que bien sûr nul n’avait besoin de poser la question pour savoir qu’il ne gagnait pas grand-chose, vu qu’il s’occupait juste de l’entretien – et se fichaient de lui parce que le plus loin où on l’avait envoyé pendant la guerre, c’était en Caroline du Nord : comme s’il avait demandé à y être affecté, ou qu’il n’avait d’ailleurs sollicité quoi que ce soit d’autre de toute sa vie.

Et pourtant, si Blackie était tellement remonté, ce n’était pas tant à cause de ce que Kunstler avait fait que de la façon dont il l’avait fait. Tout ce qui le concernait dépassait les bornes, d’une manière ou d’une autre, et, sans qu’il représente jamais la moindre menace, il y avait tout de même chez lui un je ne sais quoi de sinistre, comme une superstition que l’on sait ridicule mais que l’on craint quand même : les chats noirs, ou être treize à table, un parapluie ouvert à l’intérieur. C’est la première fois que ç’avait été le plus bizarre : aux alentours du Nouvel An, Blackie, Simmons et Breen étaient rentrés d’un week-end au ski, encore tous survoltés et hors d’haleine. Ils bavardaient et plaisantaient en s’apostrophant par-dessus la plainte rythmée du câble, qui se dévidait de bobine en cabestan et de cabestan en bobine. À l’heure du déjeuner, ils s’étaient subitement tus pour observer Jacks se diriger vers les casiers et fouiller dans sa veste à la recherche de feuilles à rouler. C’est seulement parce que leur attitude était inhabituelle – ils

étaient tous massés, aux aguets – que celui-ci eut l'idée de vérifier avant de se préparer une cigarette. Quand il finit par comprendre, il leva une feuille sous la lumière électrique crue et vit que quelqu'un y avait dessiné un long pénis nouveau, qu'il était sur le point de se mettre dans la bouche.

– Comment tu les préfères ? lui demanda l'un des gars. Les couilles ou le gland en premier ?

– Souviens-toi qu'il faut que tu lèches pour que ça colle bien, fit Blackie.

Jacks froissa précipitamment la mince bande de papier et la fourra dans la poche de son bleu de travail, hochant la tête à la cantonade avec un sourire en coin, en disant : « O.K., O.K. » de sa voix puissante et monocorde. Il prit une autre feuille – sauf que ça faisait aussi partie du gag, car à l'instant où il allait verser son tabac il se rendit compte qu'elle était pareille. En fait, il découvrit en sortant ses feuilles une par une qu'elles étaient toutes fichues : ils avaient fait le même dessin sur chaque, et les avaient soigneusement replacées dans leur étui. Blackie et les autres riaient désormais à gorge déployée.

– Ça nous a pris tout le week-end, fit Breen, tu peux remercier tous les membres de l'équipe – il insista sur le mot *membre*, ce qui les fit de nouveau éclater de rire.

– Comment je fais pour m'en griller une ?

– Ben, va falloir te servir de ta grosse tête... ou de ta grande bouche !

– Hin, hin. Allez, file-moi une clope.

– Désolé Jackson, je crois qu'on est tous à sec.

C'était alors que Kunstler avait soudain fait son apparition, se détachant du mur auquel il était adossé. Il prit la petite pochette en carton des mains de Jacks et resta un moment à la contempler, faisant défiler les feuilles entre ses doigts avec

le peu d'intérêt et d'empressement manifeste de quelqu'un qui feuillette un livre en langue étrangère.

– C'est marrant, lâcha le petit homme de ce sifflement haut perché, rauque et métallique, une voix qui donnait toujours l'impression de sortir d'une machine rouillée – puis il reprit, les feuilles toujours à la main, avec ce même air totalement dénué d'humour, ce même vernis de flegme : Hé, j'en ai une bonne pour vous. C'est trois gars, ils vont au ski, mais c'est juste des pauvres types de l'usine, comme nous, ils n'ont pas d'oseille. Alors ils se partagent une chambre, tous les trois. Il se trouve qu'il n'y a qu'un lit, mais c'est pas grave, ils peuvent le partager aussi. Pas de souci. Et le matin, celui de gauche dit : « C'est dingue, j'ai rêvé qu'un type était en train de me branler », et le type de droite dit : « Hé ! j'ai fait le même rêve. »

Tout en parlant, Kunstler laissa les feuilles s'éparpiller sur le sol comme des flocons de neige et offrit à Jacks une cigarette toute faite qu'il tira de la poche de son bleu de travail. Il poursuivit tandis que ce dernier se penchait vers lui, avide d'entendre la suite, et que les autres rumaient déjà leur colère.

– Donc le type qui est au milieu dit : « Vous êtes cinglés, vous deux. Moi, j'ai simplement rêvé que j'étais en train de skier » – sans le moindre sourire, il frotta une allumette contre le mur et la leva, l'approchant à peine de la cigarette inclinée de Jacks.

– Nom de Dieu, ce salopard est complètement dingue, fit Blackie quand il devint évident que Kunstler allait laisser l'allumette brûler tout entière jusqu'à ses doigts.

Jacks riait tellement fort qu'il n'avait rien remarqué.

– Hé, raconte-nous-en une autre, fit Jacks, sa cigarette toujours éteinte à la main.

– Plus tard, peut-être, répondit Kunstler – il lâcha l’allumette consumée et s’en alla.

Quand le sifflet avait retenti, Kunstler, l’ongle du pouce boursoufflé et noirci d’une atroce douleur à cause de l’allumette, était posté à la sortie, les mains enfouies dans ses poches, et il ne bougea pas d’un pouce et ne leva même pas les yeux quand les autres passèrent devant lui. Il attendait Jacks comme un homme attend son bus, il attendait que Jacks lance « hé, ça te dit d’aller boire un coup ? » pour que lui, Kunstler, puisse s’allumer une cigarette et lui en offrir une, réaffirmant ainsi leur monnaie d’échange personnelle avant de répondre « pourquoi pas », et de le suivre jusqu’à un bar. Ils allèrent dans un endroit pas trop loin de l’usine, un étroit corridor lambrissé de bois sombre et de plaques d’étain que l’on avait repeintes jusqu’à ce que les motifs en relief aient pratiquement disparu. Il n’y avait pas de tabourets. Les gars restaient debout à boire, et, s’ils étaient trop fatigués pour rester debout, ils rentraient chez eux. C’était bondé à la sortie du travail, et au comptoir ils attendirent le barman un bon moment. Jacks n’arrêtait pas de se tordre le cou pour voir s’il n’y avait pas d’autres gens qu’ils connaissaient.

– « J’ai rêvé que j’étais en train de skier », dit Jacks. Elle est bonne celle-là. Il m’a fallu un moment. J’parie que t’en connais des tas comme ça, p’têt’ bien.

– P’têt’ bien. J’les connais toutes, enfin certaines. Je sais pas. Quelques-unes.

– J’parie que Blackie était bien remonté parce que c’est toi qui as fait marrer tout le monde, alors qu’il croyait pouvoir m’asticoter tranquillement.

– Enfin bon, il était en train de s’enfoncer de toute façon. Je l’ai poussé un peu parce que j’en avais l’occasion, c’est tout.

– De quoi tu parles ?  
– Rien, laisse tomber.  
– Hé, commande-moi un whiskey, lui demanda Jacks, avant de s'éloigner de quelques pas pour jeter un coup d'œil à la ronde.

Quand le barman arriva, Kunstler leva deux doigts et dit :

- Whiskey.
- Eau, soda ? demanda le barman.

Kunstler était déconcerté, mais il fixa l'homme sans ciller par-dessus le comptoir. Il sortit la main de sa poche et la posa avec précaution sur le rebord en bois éraflé du bar, tenant un dollar tout prêt entre l'index et le pouce, mais le barman se contenta de répéter plus fort en martelant les mots.

– Monsieur, pur, eau ou soda ? – et d'attendre.  
– C'est ça, fit Kunstler sans la moindre expression – mais il constata que le barman ne bougeait toujours pas et finit donc par ajouter : Soda.

Le barman s'en alla. Quand leurs cocktails arrivèrent, Jacks revint au bar et paya en jetant un billet sur le comptoir. Kunstler balança alors son dollar lui aussi, de sorte qu'il atterrit presque sur le premier. Les billets disparurent instantanément dans la main du barman et furent remplacés par des pièces. Levant leurs verres, Kunstler et Jacks s'adossèrent au bar recouvert de zinc, et regardèrent la lumière grise de l'hiver qui filtrait par la porte à demi vitrée. Le visage empourpré du géant tressaillait et se balançait au son de la radio, mais Kunstler gardait pratiquement la tête immobile. Seuls ses yeux pivotèrent quand l'autre se mit à boire, avec de petits mouvements brusques et furtifs ; et quand Jacks eut avalé une gorgée sans se plaindre ni faire la grimace, continuant simplement à dodeliner en rythme, Kunstler but et se répéta